

**Analyse d'ouvrage : Alex Csiszar, The Scientific Journal. Authorship and the Politics of Knowledge in the Nineteenth Century, Chicago et Londres, The Chicago University Press, 2018, 376 pages.**

Gabriel Galvez-Behar

► **To cite this version:**

Gabriel Galvez-Behar. Analyse d'ouvrage : Alex Csiszar, The Scientific Journal. Authorship and the Politics of Knowledge in the Nineteenth Century, Chicago et Londres, The Chicago University Press, 2018, 376 pages.. 2020, pp.144-146. halshs-02623487

**HAL Id: halshs-02623487**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02623487>**

Submitted on 26 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**Gabriel Galvez-Behar : compte rendu de l'ouvrage d'Alex Csiszar, *The Scientific Journal. Authorship and the Politics of Knowledge in the Nineteenth Century*, Chicago et Londres, The Chicago University Press, 2018, 376 pages.**

**À paraître in *Revue d'histoire des sciences*, tome 73-1, janvier-juin 2020, p. 143-145.**

Dans un contexte de fortes mutations du secteur de l'édition scientifique, l'ouvrage d'Alex Csiszar vient démontrer l'utilité d'un éclairage historique des débats actuels. Sa thèse principale consiste à montrer que les formes de la communication scientifique sont redéfinies lorsque les communautés savantes renégocient leur place dans l'espace public. Sa démonstration repose sur une histoire de la revue scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle et s'appuie sur une démarche comparatiste centrée sur la France et la Grande-Bretagne.

Ces deux pays voient naître au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle des formes nouvelles de publications savantes comme le *Journal des sçavans* créé en 1665 ou les *Philosophical Transactions*, lancés la même année par Henry Oldenburg, secrétaire de la Royal Society. Csiszar éclaire les tâtonnements des compagnies savantes pour se doter alors de publications et en montre les limites. À la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des entreprises éditoriales nouvelles se multiplient en dehors des giron acadèmiques à l'échelle européenne avec la publication des *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts* (1773) ou celle des *Chemische Annalen* (1784).

Ce mouvement se prolonge et s'affirme dans les années 1820-1830 alors que le marché de l'édition offre des opportunités nouvelles. S'il est vrai que, pour Csiszar, la revue scientifique est inventée au XIX<sup>e</sup> siècle alors les années 1830 en sont le moment-cléf. Toutefois, de part et d'autre de la Manche, ces évolutions diffèrent quelque peu. Par exemple, alors que la Royal Society est arc-boutée sur le principe de publications inédites dans les colonnes des *Philosophical Transactions* – dont elle a fini par prendre le contrôle en 1752 –, l'Académie des sciences de Paris s'avère beaucoup plus libérale. Toutefois, cette dernière se voit débordée par la presse qui rend compte de ses réunions en leur donnant parfois une dimension politique. Comme l'avait déjà montré Bruno Belhoste, le lancement des *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences* en 1835 s'explique comme une tentative de reprise en main par l'Académie pour préserver son autonomie.

Le développement des revues scientifiques dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle vient cependant poser la question du processus de sélection des publications, ce qui amène Csiszar à étudier l'émergence de la figure du *referee* en Grande-Bretagne. Loin d'être une solution unique et évidente, la mise en place d'un système de *peer review* se présente comme l'adaptation à un contexte bien particulier – celui de la Royal Society en l'occurrence – d'autres formes d'évaluation et d'expertise. D'ailleurs, une fois adopté, le recours au *referee* ne cesse de faire l'objet de critiques fortes. Pour autant, Csiszar voit dans cette figure anonyme de la sélection des publications l'autre face de l'auteur scientifique qui s'affirme alors.

Ce changement de l'auctorialité scientifique s'accompagne d'une mutation dans la manière de reconnaître l'origine des découvertes à travers les disputes de priorité qui secouent les milieux scientifiques dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Analysant ces dernières, Csiszar s'attarde particulièrement sur la polémique suscitée par la découverte de Neptune (1846) qui devient l'occasion d'une controverse internationale sur le registre de la preuve en la matière. La publication

dans des périodiques savants prend partiellement le pas sur d'autres formes de communication scientifique comme la correspondance privée pour établir l'identité du premier découvreur.

Les disputes de priorité interviennent dans le nommage et la classification des phénomènes. La revue devient alors le lieu d'une régulation de la découverte scientifique et la reconnaissance des publications légitimes devient un enjeu croissant dont témoigne la publication du *Catalogue of Scientific Papers* par la Royal Society à partir de 1867. Le fait que les revues scientifiques se trouvent au cœur de projets bibliographiques internationaux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle montre comment elles sont parvenues à se placer au centre d'une économie de la science qui recouvre l'ensemble du monde occidental.

L'ouvrage d'Alex Csiszar offre à la fois une analyse et un récit d'autant plus convaincants qu'il s'appuie sur des sources archivistiques nombreuses et sur une démarche comparatiste – et, en fait transnationale – efficace. Si l'on peut regretter que l'auteur ne mène pas de réelle discussion avec d'autres – on pense aux travaux d'Aileen Fyfe, par exemple –, sa contribution à l'étude de l'auctorialité scientifique entreprise naguère par Mario Biagioli et Peter Galison n'en est pas moins importante.

La critique essentielle que l'on peut toutefois lui adresser porte sur la prévalence de la dimension politique et sur le rejet en arrière-plan de la dimension économique de l'évolution qu'il dépeint. Certes, Csiszar affirme d'entrée de jeu sa volonté de ne pas faire des aspects économiques de l'édition le fil rouge de son ouvrage. Pourtant il a recours à une explication d'ordre économique pour rendre compte du développement des revues à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il fait un usage répété de la métaphore du marché et donne une place importante au brevet d'invention dans son analyse. La conclusion elle-même revient sur cette ambivalence des revues vis-à-vis des enjeux économiques – mais aussi politiques. Sans doute cette ambivalence aurait-elle méritée une analyse plus approfondie qui aurait suggéré que le développement de la revue scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle s'intègre à une économie des savoirs plus globale où la concurrence des formes de publications ne se limite pas au champ scientifique. Quoi qu'il en soit, avec cet ouvrage sans doute appelé à faire référence, Alex Csiszar pose là un jalon important d'une réflexion à poursuivre.

Gabriel Galvez-Behar

Univ. Lille, CNRS, UMR 8529 - IRHiS - Institut de Recherches Historiques du Septentrion, F-59000 Lille, France